

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE

Pierre Bayle.¹

André Renato de Oliveira
Universidade Estadual de Campinas (UNICAMP)

INTRODUÇÃO

Pierre Bayle (1647-1706) foi um filósofo cético, cuja experiência pessoal fez dele um fervoroso defensor da tolerância religiosa e um grande oponente das pretensões da razão em assuntos teológicos e metafísicos. Tais expressões céticas estão substancialmente apresentadas em sua principal obra: *Dictionnaire historique et critique de 1695* esta obra esteve sem dúvidas presente na biblioteca dos maiores espíritos de seu tempo.

É fato que Bayle difere as mais diversas críticas aos mais variados sistemas filosóficos de seu tempo, em seu *Dictionnaire* de Leibniz a Spinoza a Montaigne, contudo estas críticas não são meros ataques destituídos de fundamento, pelo contrário parafraseando Bréhier, E. (1964 p. 982) encontramos em *todas as críticas de Bayle um movimento dialético sempre idêntico e com uma força singular*. Esta peculiaridade apontada pelo comentador é comprovada através da profundidade da tradução que aqui apresentamos.

O interesse de Bayle por Spinoza dá-se após a leitura de seu *Tractatus* em 1679 a partir do qual ele passa a dialogar com o da *Ética* deferindo-lhe inúmeras impugnações e refutando sistematicamente a teoria spinozista. Contudo, o que Bayle questiona pontualmente no *verbete Spinoza de seu Dictionnaire*, que trazemos aqui em primeira mão, seria as dificuldades que conduziram Spinoza a defender um ponto de vista tão contraditório quanto a tese da substância única, e como Spinoza a partir dela “pretendia resolver os impasses

¹ *Dicionário histórico e crítico*. Esta tradução foi feita a partir da edição de 1974 da editora: Éditions Sociales, Paris. pp. 199-214

oriundos da doutrina cristã no que se refere a origem da matéria e a existência do mal”². Esta posição conforme Andréa, F. (2006) faz com que Bayle funde seu argumento de “*debilidade do princípio sobre o qual se assenta todo o sistema de Spinoza, esta debilidade dá-se pela negligência de Spinoza quanto a diferença entre indivíduo, espécie e gênero*”. É este apontamento feito por Bayle sobre a fragilidade do argumento de Spinoza, presente neste verbete que consideramos tornar oportuna esta tradução.

As refutações de Bayle são claras em todo texto, seu sistema é “*a mais monstruosa hipótese[...] a mais diametralmente oposta as noções mais claras de nosso espírito*”. Bayle argumenta que não é possível admitir-mos que não haja no universo nada além de uma substância. A extensão é um ser composto de múltiplas substâncias e vai além chegando a caracterizar o sistema spinozista como aquele no qual é capaz de se pensar Deus em conformidade com a matéria, desprovendo a divindade de imutabilidade e de sua perfeição para gerar uma natureza alterável e que possa passar continuamente por diversos estados. Ora, Bayle vê tal posição como absurda, não só um absurdo físico mas ainda acrescido de impossibilidades lógicas e morais. Ao conferir veracidade a esta argumentação Bayle defende que o spinozismo suprime o princípio de não-contradição e aniquila qualquer critério de verdade, ora, pensa Bayle não é o próprio Deus quem combate e sofre quando os homens de povos diferentes se opõe, já que ele é uma única substância, Spinoza não despiu Deus de sua serenidade, não é ele quem geme, se aflige etc. ?

Bayle entende que o spinozismo não pode ser conciliado com nenhuma das noções mais difundidas e mais evidenciadas sobre a divindade, que há no mínimo um contrassenso na argumentação de Spinoza. Vernière, P. (1954 p.288) em seu *Spinoza Et la Pensée Française Avant la Révolution* declara que *todo trabalho de Bayle destina-se a promover o particular e móvel contra as sínteses ambiciosas*, ou seja, a unidade spinozista não poderia provocar o que esta supõe ser possível. Desta forma, podemos parafrasear o comentador e dizer que o verbete aqui traduzido não deve ser tomado simplesmente como uma posição cética de Bayle, mas sim como uma forma peculiar de contra argumentação à Spinoza, considerando-o desta forma consideramos ser possível penetrar de modo eficaz

² Cf. Andréa de Faria Franco Negrão (2006 p.11)

no combate ao argumento spinozista da substancia única . Sem mais delongas deixemos que o texto fale por si.

Pierre Bayle

**Dictionnaire historique et critique
Préface et notes par Alain Niderst
Éditions Sociales. Paris 1.974 pp.197-214**

SPINOZA

La plus monstrueuse hypothèse... la plus diamétrale-ment opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit. Il suppose qu'il n'y a qu'une substance dans la nature, et que cette substance unique est douée d'une infinité d'attributs, entre autres de l'étendue et de la pensée. Ensuite de quoi il assure que tous les corps qui se trouvent dans l'univers sont des modifications de cette substance, en tant qu'étendue, et que, par exemple, les âmes des hommes sont des modifications de cette substance, en tant que pensée, de sorte que Dieu, l'être nécessaire et infiniment parfait, est bien la cause de toutes les choses qui existent, mais il ne diffère point d'elles. Il n'y a qu'un être et qu'une nature, et cette nature produit en elle-même, et par une action immanente, tout ce qu'on appelle créatures. Il est tout ensemble agent et patient, cause efficiente et sujet ; il ne produit rien qui ne soit sa propre modification. Voilà une hypothèse qui surpasse l'entassement de toutes les extravagances qui se puissent dire. Ce que les poètes païens ont osé chanter de plus infâme contre Jupiter et contre Vénus n'approche point de l'idée horrible que Spinoza nous donne de Dieu ; car au moins les poètes n'attribuaient point aux dieux tous les crimes qui se commettent et toutes les infirmités du monde ; mais, selon Spinoza, il n'y a point d'autre agent et d'autre patient. que Dieu, par rapport à tout ce qu'on nomme mal de peine et mal de coulpe, mal physique et mal moral. Touchons par ordre quelques-unes des absurdités de son système.

I. Il est impossible que l'univers soit une substance unique ; car tout ce qui est étendu a nécessairement des parties, et tout ce qui a des parties est composé ; et comme les parties de l'étendue ne subsistent point l'une dans l'autre, il faut nécessairement, ou que l'étendue

en général ne soit pas une substance, ou que cha-tque partie (le l'étendue soit une substance particulière et distincte de toutes les autres. Or, selon Spinoza, l'étendue en général est l'attribut d'une substance 2. Il avoue, avec tous les autres philosophes, que l'attribut d'une substance ne diffère point réellement de cette substance ; il faut donc qu'il reconnaisse que l'étendue en général est une substance, d'où il faut conclure que chaque partie de l'étendue est une substance particu-lière ; ce qui ruine les fondements de tout le système de cet auteur. Il ne saurait dire que l'étendue en général est distincte de la substance de Dieu ; car, s'il le disait, il enseignerait que cette substance est en elle-même non étendue ; elle n'eût pu donc jamais acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non étendu, que par voie de création. Or Spinoza ne croyait point que rien ait pu être fait de rien. Il est encore visible qu'une substance non étendue de sa nature ne peut jamais devenir le sujet des trois dimensions ; car comment serait-il possible de les placer sur un poin mathématique ? Elles subsisteraient donc sans un sujet elles seraient donc une substance, de sorte que, si ce auteur admettait une distinction réelle entre la substan de Dieu et l'étendue en général, il serait obligé de di que Dieu serait composé de deux substances distincte l'une de l'autre, savoir de son être non étendu et d l'étendue. Le voilà donc obligé à reconnaître que l'ét due et Dieu ne sont que la même chose ; et, coin d'ailleurs il soutient qu'il n'y a qu'une substance d l'univers, il faut qu'il enseigne que l'étendue est un simple, et aussi exempt de composition que les po mathématiques. Mais n'est-ce pas se moquer du mn que de soutenir cela ? N'est-ce point combattre les id les plus distinctes que nous ayons dans l'esprit ? Est- il plus évident que le nombre millénaire est composé mille unités, qu'il n'est évident qu'un corps de cent ces est composé de cent parties réellement distinctes l'une de l'autre, qui ont chacune l'étendue d'un pouce ? Qu'on ne vienne point nous alléguer des reproches contre l'imagination et les préjugés des sens, car les notions les plus intellectuelles et les plus immatérielles nous font voir, avec la dernière évidence, qu'il y a une distinction très réelle entre des choses dont l'une possède une qualité que l'autre ne possède pas. Les scolastiques ont parfaitement bien réussi à nous marquer les carac-tères et les signes infaillibles de la distinction. Quand on peut affirmer d'une chose, nous disent-ils, c'est qu'on ne peut pas affirmer de l'autre, elles sont distinctes ; les choses qui peuvent être séparées les unes des autres, ou à l'égard du temps, ou à l'égard du lieu, sont distinc-tes. Appliquant ces caractères aux douze pouces d'un pied d'étendue,

nous trouvons entre eux une véritable distinction. Je puis affirmer du cinquième qu'il est contigu au sixième, et je le puis nier du premier et du second, etc. Je puis transposer le sixième à la place du douzième, il peut donc être séparé du cinquième. Notez que Spinoza ne saurait nier que les caractères de distinction employés par les scolastiques ne soient très justes ; car c'est à ces marques qu'il reconnaît que les pierres et les animaux ne sont pas la même modalité de l'Être infini 3. Il avoue donc, me dira-t-on, qu'il y a quelque différence entre les choses. Il faut bien qu'il l'avoue ; car il n'était pas assez fou pour croire qu'il n'y avait point de différence entre lui et le Juif qui lui donna un coup de couteau, ni pour oser dire qu'à tous égards son lit et sa chambre étaient le même être que l'empereur de la Chine. Que disait-il donc ? Vous allez le voir il enseignait non pas que deux arbres fussent deux parties de l'étendue, mais deux modifications. Vous serez surpris qu'il ait travaillé tant d'années à forger un nouveau système, puisque l'une des principales colonnes en devait être la prétendue différence entre le mot partie et le mot modification. A-t-il bien pu se promettre quelque avantage de ce changement de mot ? Qu'il évite tant qu'il voudra le nom de partie, qu'il substitue tant qu'il voudra celui de modalité ou de modification, que fait cela à l'affaire ? Les idées que l'on attache au mot partie s'effaceront-elles ? Ne les appliquera-t-on pas au mot modification ? Les signes et les caractères de différence sont-ils moins réels ou moins évidents, quand on divise la matière en modifications, que quand on la divise en parties ? Visions que tout cela. L'idée de la matière demeure toujours celle d'un être composé, celle d'un amas de plusieurs substances. Voici de quoi bien prouver cela. Les modalités sont des êtres qui ne peuvent exister sans la substance qu'elles modifient ; il faut donc que la substance se trouve partout où il y a des modalités ; il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles se multiplient, de sorte que partout où il y a cinq ou six de ces modifications, il y a aussi cinq ou six substances. Il est évident, nul spinoziste ne le peut nier, que la figure carrée et la figure circulaire sont incompatibles dans le même mot ceau de cire. Il faut donc nécessairement que la substance modifiée par la figure carrée ne soit pas la même substance que celle qui est modifiée par la figure ronde. Ainsi, quand je vois une table ronde et une table carrée dans une chambre, je puis soutenir que l'étendue est le sujet de la table ronde est une substance distincte de l'étendue qui est le sujet de l'autre table ; car au ment il serait certain que la figure carrée et la figure ronde se trouveraient en même temps dans un même sujet ; or cela est

impossible. Le fer et l'eau le vin et le bois, sont incompatibles, ils demandent des sujets distincts en nombre. Le bout inférieur pieu fiché dans une rivière n'est point la même mo que l'autre bout ; il est entouré de terre, pendant l'autre est entouré d'eau, ils reçoivent donc deux buts contradictoires, être entouré de terre n'êt entouré d'eau ; il faut donc que le sujet qu'ils in soit pour le moins deux substances ; car une sub unique ne peut pas être tout à la fois modifiée par un accident entouré d'eau, et par un accident qui n'est point entouré d'eau. Ceci fait voir que l'étendue est composée d'autant de substances distinctes que de modifications.

II. S'il est absurde de faire Dieu étendu, parce que c'est lui ôter sa simplicité, et le composer d'un nombre infini de parties, que dirons-nous quand nous songerons que c'est le réduire à la condition de la matière, le plus vil de tous les êtres, et celui que presque tous les anciens philosophes ont mis immédiatement au-dessus du rien ? Qui dit la matière dit le théâtre de toutes sortes de changements, le champ de bataille des causes contrai-res, le sujet de toutes les corruptions et de toutes les générations, en un mot l'être dont la nature est la plus incompatible avec l'immutabilité de Dieu'. Les spinozis-tes soutiennent pourtant qu'elle ne souffre nulle divi-sion : ils soutiennent cela par la plus frivole et par la plus froide chicanerie qui se puisse voir ; c'est qu'ils prétendent qu'afin que la matière fût divisée, il faudrait que l'une de ses portions fût séparée des autres par des espaces vides, ce qui n'arrive jamais. Il est bien certain que c'est très mal définir la division. Nous som-mes aussi réellement séparés de nos amis, lorsque l'in-tervalle qui nous sépare est occupé par d'autres hommes rangés de file, que s'il était plein de terre. On renverse donc et les idées et le langage, quand on nous soutient que la matière réduite en cendres et en fumée ne souffre point de séparation. Mais que gagnerait-on, si nous renoncions à l'avantage que nous donne leur fausse manière de définir le divisible ? Ne nous resterait-il pas assez de preuves de la mutabilité et de la corrupti-bilité du dieu de Spinoza ? Tous les hommes ont une idée fort claire de l'immuable : ils entendent par ce mot un être qui n'acquiert jamais rien de nouveau, qui ne perd jamais ce qu'il a eu une fois, qui est toujours le même, et à l'égard de la substance, et à l'égard de ses façons d'être. La clarté de cette idée fait que l'on entend très distinctement ce que c'est qu'un être muable : c'est non seulement une nature dont l'existence peut commencer et finir, mais une nature qui, subsistant toujours quant à sa substance, peut acquérir successivement plusieurs modifications, et perdre les accidents ou

les formes qu'elle a eus quelquefois. Tous les anciens philosophes ont reconnu que cette suite continuelle de générations et de corruptions qui se remarque dans le monde ne produit ni ne détruit aucune portion de matière, et de là vient qu'ils ont dit que la matière est ingénéral et incorruptible quant à sa substance, encore qu'elle soit le sujet de toutes les générations et de toutes les corruptions. La même matière qui est du feu à cette heure était du bois auparavant ; tous ses attributs essentiels demeurent les mêmes sous la forme de bois et sous la forme de feu ; elle ne perd donc, elle n'acquiert donc que des accidents et des façons d'être, lorsque le bois est changé en feu, le pain en chair, la chair en terre, etc. Elle est cependant l'exemple le plus sensible et le plus propre qu'on puisse donner d'un être muable, et sujet actuellement à toutes sortes de variations et de changements intérieurs. Je dis intérieurs, car les différentes formes sous lesquelles elle existe ne sont point semblables aux variétés d'habits sous lesquelles les comédiens se font voir sur le théâtre. Le corps de ces comédiens peut subsister sans aucune sorte de changement ou d'altération sous mille sortes d'habits ; le drap et la toile, la soie et l'or, ne s'unissent point avec celui qui les porte ; ce sont toujours des corps étrangers et des ornements externes ; mais les formes qui sont produites dans la matière lui sont unies intérieurement et pénétrativement ; elle est leur sujet d'inherence ; et, selon la bonne philosophie, il n'y a point d'autre distinction entre elle et la matière, que celle qui rencontre entre les modes et la chose modifiée. D'où résulte que le dieu des spinozistes est une nature éternellement changeante, et qui passe continuellement divers états qui diffèrent intérieurement et réellement

les uns des autres. Il n'est donc point l'être souverainement parfait, dans lequel il n'y a ni ombre de changement, ni variation quelconque'. Notez que le Protée des poètes, leur Thétis et leur Vertumne, les images et les exemples de l'inconstance, et le fondement des proverbes qui désignent l'instabilité la plus bizarre du cœur de l'homme', auraient été des dieux immuables si celui des spinozistes était immuable ; car jamais on n'a prétendu qu'il leur arrivât un changement de substance, mais seulement de nouvelles modalités... HI. Nous allons voir des absurdités encore plus monstrueuses en considérant le dieu de Spinoza comme le sujet de toutes les modifications de la pensée. C'est déjà une grande difficulté que de combiner l'étendue et la pensée dans une seule substance ; car il ne s'agit point ici d'un alliage comme celui des métaux, ou comme celui de l'eau et du vin. Cela ne

demande que la juxta-position ; mais l'alliage de la pensée et de l'étendue doit être une identité : le pensant et l'étendue sont deux attributs identifiés avec la substance ; ils sont donc identifiés entre eux, par la règle fondamentale et essentielle du raisonnement humain . Je suis sûr que, si Spinoza avait trouvé un tel embarras dans une autre secte, il l'aurait jugée indigne de son attention ; mais il ne s'en est pas fait une affaire dans sa propre cause, tant il est vrai que ceux qui censurent le plus dédaigneusement les pensées de leur prochain sont fort indulgents envers eux-mêmes. Il se moquait sans doute du mystère de la trinité, et il admirait qu'une infinité de gens osassent parler d'une nature terminée de trois hypostases, lui qui, à proprement parler, donne à la nature divine autant de personnes qu'il y a de gens sur la terre. Il regardait comme des fous ceux qui, admettant la transsubstantiation, disent qu'un homme peut être tout à la fois en plusieurs lieux, vivre à Paris, être mort à Rome, etc. ; lui qui soutient que la substance étendue, unique et indivisible, est tout à la fois partout, ici froide, ailleurs chaude, ici triste, ailleurs gaie, etc. Cela soit dit en passant, mais considérez avec attention ce que je vais dire. S'il y a quelque chose de certain et d'incontestable dans les connaissances humaines, c'est cette proposition-ci: *Opposita sunt quae neque de se invicem, neque de eodem tertio secundum idem, ad idem, eodem modo atque tempore vere affirmari possunt* . C'est-à-dire, on ne peut pas affirmer véritablement d'un même sujet, aux mêmes égards et en même temps, deux termes qui sont opposés. Par exemple, on ne peut pas dire sans mentir, Pierre se porte bien, Pierre est fort malade ; il nie cela et il l'affirme : bien entendu que les termes ont toujours le même rapport et le même sens. Les spinozistes ruinent cette idée et la falsifient de telle sorte qu'on ne sait plus où ils pourront prendre le caractère de la vérité, car, si de telles propositions étaient fausses, il n'y en a point qu'on pût garantir pour vraies. On ne peut donc rien se promettre d'une dispute avec eux, car s'ils sont capables de nier cela, ils nieront toute autre raison qu'on voudra leur alléguer. Montrons que cet axiome est très faux dans leur système, et posons d'abord pour maxime incontestable, que tous les titres que l'on donne à un sujet pour signifier ou ce qu'il fait, ou ce qu'il souffre, conviennent proprement et physiquement à sa substance et non pas à ses accidents. Quand nous disons : le fer est dur, le fer est pesant, il s'enfonce dans l'eau, il fend le bois, nous ne prétendons point dire que sa dureté est dure, que sa pesanteur est pesante, etc., ce langage serait très impertinent ; nous voulons dire que la substance étendue qui le compose résiste, qu'elle pèse, qu'elle descend sous l'eau, qu'elle

divise le bois ; de même, quand nous disons qu'un homme nie, affirme, se fâche, caresse, loue, etc., nous faisons tomber tous ces attributs sur la substance même de son âme, et non pas sur ses pensées, en tant qu'elles sont des accidents ou des modifications. S'il était donc vrai, comme le prétend Spinoza, que les hommes fussent des modalités de Dieu, on parlerait faussement quand on dirait : Pierre nie ceci, il veut cela, il affirme une telle chose ; car réellement et d'effet, selon ce système, c'est Dieu qui nie, qui veut, qui affirme, et par conséquent toutes les dénominations qui résultent des pensées de tous les hommes tombent proprement et physiquement sur la substance de Dieu. D'où il s'ensuit que Dieu hait et aime, nie et affirme les mêmes choses en même temps, et selon toutes les conditions requises pour faire que la règle que j'ai rapportée touchant les termes opposés soit fausse ; car on ne saurait nier que, selon toutes ces conditions prises en toute rigueur, certains hommes n'aiment et n'affirment ce que d'autres hommes haïssent et nient. Passons plus fidèlement avant : les termes contradictoires vouloir et ne vouloir pas conviennent selon toutes ces conditions, en même temps à différents hommes ; il faut donc que dans le système de Spinoza, ils conviennent à cette substance unique et indivisible qu'ils nomment Dieu ; c'est donc Dieu qui en même temps forme l'acte de vouloir, et qui ne le forme pas à l'égard du même objet. On vérifie donc de lui deux termes contradictoires, ce qui est le renversement des premiers principes de métaphysique'. Je sais bien que, dans les disputes de la transsubstantiation, on se sert d'une chicane qui pourrait venir au secours des spinozistes ; on dit que, si Pierre voulait à Rome une chose qu'il ne voudrait pas à Paris, les termes contradictoires vouloir et ne vouloir pas ne seraient point véritables à son égard, car puisqu'on suppose qu'il veut à Rome, on mentirait en disant qu'il ne veut pas. Laissons-leur cette vaine subtilité ; disons seulement que, comme un cercle carré est une contradiction, une substance l'est aussi quand elle a et de l'amour et de la haine en même temps pour le même objet. Un cercle carré serait un cercle, et il ne le serait pas : voilà une contradiction dans toutes les formes ; il le serait selon la supposition, et il ne le serait pas, puisque la figure carrée exclut essentiellement la circulaire. J'en dis autant d'une substance qui hait et qui aime la même chose ; elle l'aime et ne l'aime pas, rien ne manque à la contradiction ; elle l'aime, car on le suppose ; elle ne l'aime pas, car la haine est essentiellement exclusive de l'amour. Voilà ce que c'est que la fausse délicatesse. Notre homme ne pouvait souffrir les moindres obscurités ou du péripatétisme, ou du judaïsme, ou du christianisme, et il

embrassait de tout son cœur une hypothèse qui allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure car-rée et la circulaire, et qui fait qu'une infinité d'attri-buts discordants et incompatibles, et toute la variété et l'antipathie des pensées du genre humain se vérifient tout à la fois d'une seule et même substance très sim-ple et indivisible. On dit ordinairement quot capita, tot sensus, autant de sentiments que de têtes, mais selon Spinoza tous les sentiments de tous les hommes sont dans une seule tête. Rapporter simplement de telles choses, c'est les réfuter, c'est en faire voir clairement les contradictions, car il est manifeste ou que rien n'est impossible, non pas même que deux et deux soient douze, ou qu'il y a dans l'univers autant de substances que de sujets qui ne peuvent recevoir en même temps les mêmes dénominations.

IV. Mais, si c'est physiquement parlant une absurdité prodigieuse qu'un sujet simple et unique soit modifié en même temps par les pensées de tous les hommes, c'est' une abomination exécrable quand on considère ceci du côté de la morale. Quoi donc ! l'Etre infini, l'Etre néces-saire, l'Etre souverainement parfait, ne sera point ferme, constant et immuable ? Que dis-je immuable ? Il ne sera pas un moment le même ; ses pensées se succéderont les unes aux autres sans fin et sans cesse ; la mêm bigarrure de passions et de sentiments ne se verra pas deux fois. Cela est dur à digérer, mais voici bien pis. Cette mobilité continuelle gardera beaucoup d'uniformité en ce sens que toujours pour une bonne pensée l'Etre infini en aura mille de sottes, d'extravagantes, d'impures, d'abominables ; il produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, toutes les saletés, toutes les iniquités du genre humain ; il en sera non seulement la cause effi cience, mais aussi le sujet passif, le subjectum inhaesio-nis : il se joindra avec elles par l'union la plus intime qui se puisse concevoir ; car c'est une union pénétrative, ou plutôt c'est une vraie identité, puisque le mode n'est point distinct réellement de la substance modifiée. Plu-sieurs grands philosophes, ne pouvant comprendre qu'il soit compatible avec l'Etre souverainement parfait de souffrir que l'homme soit si méchant et si malheureux, ont supposé deux principes, l'un bon et l'autre mauvais ; et voici un philosophe qui trouve bon que Dieu soit lui-même et l'agent et le patient de tous les crimes et de toutes les misères de l'homme. Que les hommes se haïssent les uns les autres, qu'ils s'entr'assassinent au coin d'un bois, qu'ils s'assemblent en corps d'armée pour s'entre-tuer, que les vainqueurs mangent quelquefois les vaincus, cela se comprend, parce qu'on suppose qu'ils sont distincts les uns des autres,

et que le tien et le mien produisent en eux des passions contraires ; mais que les hommes n'étant que la modification du même être n'y ayant par conséquent que Dieu qui agisse, et le même Dieu en nombre qui se modifie en Turc se modifiant en Hongrois, il y ait des guerres et des batailles, c'est ce qui surpasse tous les monstres et tous les dérèglements chimériques des plus folles têtes qu'on ait jamais enfermées dans les petites maisons. Remarquez bien, comme je l'ai déjà dit, que les modes ne font rien, et que ce sont les substances seules qui agissent et qui souffrent. Cette phrase, la douceur du miel chatouille la langue, n'est vraie qu'en tant qu'elle signifie que la substance étendue dont le miel est composé, chatouille la langue. Ainsi, dans le système de Spinoza, tous ceux qui disent les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal et fausement, à moins qu'ils n'entendent, Dieu modifié en Allemand a tué Dieu modifié en dix mille Turcs ; et ainsi toutes les phrases par lesquelles on exprime ce que font les hommes les uns contre les autres n'ont point d'autre sens véritable que celui-ci, Dieu se hait lui-même ; il se demande des grâces à lui-même, et se les refuse ; il se persécute, il se tue, il se mange, il se calomnie, il s'envoie sur l'échafaud, etc. Cela serait moins inconcevable si Spinoza s'était représenté Dieu comme un assemblage de plusieurs parties distinctes mais il l'a réduit à la plus parfaite simplicité, à l'unité de substance, à l'indivisibilité. Il débite donc les plus infâmes et les plus furieuses extravagances qui se puissent concevoir, et infiniment plus ridicules que celles des poètes touchant les dieux du paganisme. Je m'étonne ou qu'il ne s'en soit pas aperçu, ou que les ayant envisagées il se soit opiniâtre à son principe. Un bon esprit aimerait mieux défricher la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde que celle-là.

V. Encore deux objections. Il y a eu des philosophes assez impies pour nier qu'il y eût un Dieu ; mais ils n'ont point poussé leurs extravagances jusques à dire que, s'il existait, il ne serait point une nature parfaitement heureuse...

Les spinozistes sont peut-être les seuls qui aient réduit la divinité à la misère'. Or, quelle misère? Quelquefois si grande qu'il se jette dans le désespoir et qu'il s'anéantissait s'il le pouvait; il y tâche; il s'ôte tout ce qu'il se peut ôter ; il se pend ; il se précipite, ne pouvant plus supporter la tristesse affreuse qui le dévore. Ce ne sont point ici des déclamations ; c'est un langage exact et philosophique; car, si l'homme n'est qu'une modification, il ne fait rien; ce serait une phrase impertinente), bouffonne, burlesque que de dire la joie est

gaie, la tristesse est triste ; c'est une semblable phrase dans le système de Spinoza, que d'affirmer l'homme pense, l'homme s'afflige , l'homme se pend , etc. Toutes ces propositions doivent être dites de la substance dont l'homme n'est que le mode. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'une nature indépendante , qui existe par elle même et qui possède des perfections infinies, soit sujette à tous les malheurs du genre humain? Si quelque autre nature la contraignait à se rendre malheureuse , on dirait i il faut bien qu'elle obéisse à une force majeure , c'est apparemment pour éviter un plus grand mal qu'elle se donne la gravelle , la colique , la rièvre chaude , la rage. Mais elle est seule dans l'univers ; rien ne lui commande , rien ne l'exhorte , rien ne la prie ; c'est as propre nature, dira Spinoza, qui la porte à se donner à elle-même em certaines circonstances un grand chagrin et une douleur très vive. Mais, lui répondrai-je , ne trouvez –vous pas quelque chose de monstrueux et d'inconcevable dans une telle fatalité?.

Les raisons très fortes qui comballent la doctrine (pie nos âmes sont une portion de Dieu ont encore plus de solidité contre Spinoza. On objecte à Pythagoras, clam, un ouvrage de Cicéron, qu'il résulte de cette doctrine trois faussetés évidentes : 1. que la nature divine serait déchirée en pièces; 2. qu'elle serait malheureuse autant de fois que les hommes ; 3. que l'esprit humain n'ignorerait aucune chose, puisqu'il serait Dieu"...

VI. Si je ne me souvenais que je ne fais pas un livre contre cet homme, mais seulement quelques petites remarques en passant, je trouverais bien d'autres absur–dités dans son système. Finissons par celle-ci. Il s'est, embarqué dans une hypothèse qui rend ridicule tout son travail ; et je suis bien assuré qu'à chaque page de son Ethique on peut trouver un galimatias pitoyable. Pre–mièrement, je voudrais savoir à qui il en veut quand il rejette certaines doctrines et qu'il en propose d'autres. Veut-il réfuter des erreurs ? Mais est-il en droit de dire qu'il y a des erreurs ? Les pensées des philosophes ordi–naires, celles des Juifs, celles des chrétiens ne sont-elles pas des modes de l'Etre infini aussi bien que celles de son Ethique ? Ne sont-elles pas des réalités aussi néces–saires à la perfection de l'univers que toutes ses spécu–lations ? N'émanent-elles pas de la cause nécessaire ? Comment donc oserait-il prétendre qu'il y a là quelque chose à rectifier ? En second lieu, ne prétend-il pas que la nature, dont elles sont les modalités, agit nécessaire–ment, qu'elle va toujours son grand chemin qu'elle ne peut ni se détourner ni s'arrêter, ni qu'étant unique dans l'univers, aucune cause extérieure ne l'arrêtera jamais ni ne la redressera ? Il n'y a donc rien de plus

inutile que les leçons de ce philosophe : c'est bien à lui, qui n'est qu'une modification de substance, à prescrire à l'Être infini ce qu'il faut faire ! Cet Être l'entendra-t-il ? et s'il l'entendait, pourrait-il en profiter ? N'agit-il pas toujours selon toute l'étendue de ses forces, sans savoir ni où il va, ni ce qu'il fait ? Un homme comme Spinoza se tiendrait fort en repos s'il raisonnait bien.

« S'il est possible qu'un tel dogme s'établisse dirait-il, la nécessité de la nature l'établira sans mon ouvrage ; s'il n'est pas possible, tous mes écrits n'y feront rien »...

Il y a des personnes qui soutiennent... qu'il n'arrive jamais aucun changement au Dieu de Spinoza, en tant qu'il est une substance infinie, nécessaire, etc. Que tout l'univers change de face à chaque moment, que la terre soit réduite en poudre, que le soleil soit obscurci, que la mer devienne lumière, il n'y aura qu'un changement de modalité : la substance unique sera toujours également une substance infinie, étendue, pesante, et ainsi de tous les attributs substantiels ou essentiels. En disant cela, ils n'allèguent rien que l'on n'ait déjà ruiné par avance; mais, pour faire voir plus clairement leur illusion, il lui il que je dise ici qu'ils disputent contre moi comme si j'avais soutenu que, selon Spinoza, la divinité s'anéantit et se reproduit successivement. Ce n'est point là, tout ce que j'objecte, quand je dis qu'il la soumet au changement, et qu'il la dépouille de son immutabilité. Je ne bouleverse point, comme eux, l'idée des choses ni la signification des mots; ce que j'entends par changer est ce que tout le monde a voulu que ce mot-là signifie depuis qu'on raisonne; j'entends, dis-je, non pas l'annihilation d'une chose, sa destruction totale ou son anéantissement, mais son passage d'un état à un autre état, le sujet des accidents qu'il cesse d'avoir et de ceux qu'il commence d'acquérir demeurant le même. Les savants et le peuple, la mythologie et la philosophie, les poètes et les physiciens, ont toujours été d'accord sur cette idée et sur cette locution. Les métamorphoses fabuleuses tant chantées par Ovide, et les générations véritables expliquées par les philosophes, supposaient également la conservation de la substance et la retenaient immuablement comme le sujet successif de l'ancienne forme et de la nouvelle. Il n'y a que les malheureuses disputes des théologiens du christianisme qui aient brouillé ces notions ; encore faut-il avouer que les missionnaires les plus ignorants se remettent dans la bonne voie dès aussitôt qu'il n'est plus question de l'Eucharistie. Demandez-leur en tout autre cas ce que veut dire changer une chose en une autre, la conversion, la trans-élémentation, la transsubstantiation d'une

chose en une autre ; ils vous répondront. Cela veut dire, par exemple, que du bois on fait du feu, que du pain on fait du sang, que du sang on fait de la chair, et ainsi du reste. Ils ne songent plus au langage impropre consacré à la controverse de l'Eucharistie, que le pain est converti et transsubstantié au corps de Notre-Seigneur. Cette façon de parler ne convient aucunement à la doctrine qu'on veut expliquer par là : c'est comme si l'on disait que l'air d'un tonneau se transforme, se change, se convertit, se transsubstantié au vin que l'on verse dans le tonneau. L'air s'en va ailleurs, le vin lui succède au même lieu. Il n'y a point là le moindre vestige de métamorphose de l'un en l'autre. Il n'y en a pas davantage dans le mystère de l'Eucharistie expliqué à la romaine ; le pain est anéanti quant à sa substance ; le corps de Notre-Seigneur se met à la place du pain, et n'est pas le sujet d'inhérence des accidents de ce pain conservés sans leur substance. Mais encore un coup, c'est le seul cas où les missionnaires abusent des mots changement, conversion, ou transélémentation d'un être en un autre : partout ailleurs, ils supposent avec le reste du genre humain, 1. qu'il est de l'essence des transformations, que le sujet des formes détruites subsiste sous les nouvelles formes ; 2. que cette conservation du sujet, selon tout ce qu'il a d'essentiel, n'empêche pas qu'il ne souffre un changement intérieur et proprement dit, et incompatible avec les natures immuables. Que les spinozistes cessent donc de s'imaginer qu'il leur est permis de se faire un nouveau langage, contraire aux notions de tous les hommes. S'ils ont quelque reste de bonne foi, ils conviendront que dans leur système Dieu est sujet à toutes les révolutions à quoi la matière première d'Aristote est assujettie dans le système des péripatéticiens. Or que pourrait-on dire de plus absurde, que de soutenir qu'en supposant la doctrine d'Aristote, la matière est une substance qui ne souffre jamais aucun changement ?

Spinoza

A hipótese mais monstruosa... a mais diametralmente oposta as noções mais evidentes de nosso espírito. Ele supõe que não exista nada além senão uma substância na natureza e que esta substância única seja dotada de uma infinidade de atributos, dentre os quais o da extensão e o do pensamento. Assim o que garante que todos os corpos que se encontram no universo sejam modificações desta substância, enquanto extensão, e que, por exemplo, as almas dos homens são modificações desta substância, enquanto pensamento, de sorte

que Deus enquanto ser necessário e infinitamente perfeito como a causa de todas as coisas que existem, porém não diferindo destas. Não há senão um ser e uma natureza e esta natureza produz por ela mesma uma ação imanente tudo a que chamamos criaturas. É ao mesmo tempo, agente e paciente, causa eficiente e sujeito, não produzindo nada que não seja sua própria modificação. Eis uma hipótese que ultrapassa todas as extravagâncias que se poderia dizer. O que os poetas pagãos ousaram cantar de mais infame contra Júpiter e contra Vênus nem de longe se aproximaria da horrível ideia que Spinoza nos dá de Deus; pois ao menos os poetas não atribuíram aos deuses todos os crimes que se cometeram e todas as enfermidades do mundo, mas segundo Spinoza, não há outro agente e paciente além de Deus, em relação a tudo que chamamos arrependimento, sofrimento, mal físico e mau moral. Citaremos aqui em ordem alguns dos absurdos de seu sistema.

- I. É impossível que o universo seja uma substância única, pois tudo o que é extenso têm necessariamente partes e tudo o que possui partes é composto; e como as partes da extensão não subsistem uma na outra é necessário ou que a extensão em geral não seja nem uma substância ou que cada parte da extensão seja uma substância particular e distinta de todas as outras. Ora, segundo Spinoza a extensão em geral é o atributo de uma substância³. Ele confessa como todos os outros filósofos que o atributo de uma substância não difere realmente desta substância. É preciso então que ele reconheça que a extensão em geral é uma substância, de onde se conclui que cada parte da extensão é uma substância particular, o que arruína os fundamentos de todo sistema deste autor. Ele não saberia dizer que a extensão em geral é distinta da substância de Deus, porque, se o dissesse ele mostraria que esta substância é em si mesma não extensa, não podendo, portanto jamais adquirir as três dimensões que as criariam, uma vez que é visível que a extensão não pode sair ou emanar de um sujeito não extenso senão pela via da criação. Ora, Spinoza não acredita que: nada possa ser feito de nada. É visível ainda que uma substância não extensa de sua natureza nunca pode tornar-se o sujeito das três dimensões, pois como seria possível colocá-los sob um ponto matemático? Estas subsistiriam sem um sujeito, seria uma substância, de

³ *Ética*, I^o parte proposição XIV, Corolário II: “que a coisa extensa e a coisa pensante são ou atributos de Deus ou (conforme o axioma I) afeições dos atributos de Deus.

modo que, se este autor admitisse uma distinção real entre a substância de Deus e a extensão em geral seria obrigado a dizer que Deus seria composto de duas substâncias distintas uma da outra, a saber, de seu ser não extenso e da extensão. Eis então o que o obrigaria a reconhecer que a extensão e Deus são a mesma coisa. Além disso, ele sustenta que não há nada além que uma substância no universo seria necessário mostrar claramente que a extensão é um ser simples e livre de composições e posições matemáticas. Mas isto não seria zombar do mundo para sustentar isto, ou seja, sustentar as ideias precedentes? Não é combater as ideias mais distintas que possuímos em nosso espírito? É mais evidente que o número mil é composto de mil unidades, não é evidente que um corpo de cem polegadas é composto de cem partes realmente distintas uma das outras onde cada uma tenha a extensão de uma polegada?

Que ninguém venha alegar-nos censuras contra a imaginação e os preconceitos dos sentidos, porque as noções mais intelectuais e mais imateriais fazem-nos ver, com a maior evidência, que há uma distinção muito real entre coisas as quais uma possui uma qualidade que a outra não possui. Os escolásticos conseguiram assinalar-nos com sucesso os caracteres e os signos infalíveis da distinção. Quando é possível afirmar uma coisa, dizem-nos que não se pode afirmar outra, pois elas são distintas, as coisas que podem ser separadas umas da outras, ou ainda sobre o tempo ou do lugar que são distintos. Aplicando estes caracteres às doze polegadas de um pé de extensão encontramos entre eles uma verdadeira distinção. Eu posso afirmar sobre o quinto que ele é contíguo ao sexto, mas também posso negar o primeiro, o segundo e etc. Eu posso colocar o sexto no lugar do décimo segundo e ele pode ser separado do quinto. Noteis que Spinoza só saberia negar que os caracteres de distinção empregados pelos escolásticos não são muito justos, pois é nestes caracteres que ele reconhece que os animais e as pedras não são possuem as mesmas formas do ser infinito.⁴ Ele confessa então que há alguma diferença entre as coisas. É preciso que ele o admita, pois não estava suficientemente louco para crer que não havia diferença entre ele e um judeu que lhe dá uma punhalada, nem para ousar dizer que sob todos os aspectos seu leito e seu quarto eram o mesmo que o do imperador da China. O que ele dissera então?

⁴ Ética Definição V: “por mundo entendo as afeições da substancia, dito de outra forma o que esta em outra coisa pela qual ela também é concebida.

Vejamos: Ele não mostra duas árvores como duas partes da extensão, mas sim duas modificações dela mesma. Vós ficareis surpresos que le tenha trabalhado por muitos anos para forjar um novo sistema onde uma das principais colunas deveria ser a pretensa diferença entre a palavra *parte* (*partie*) e *modificação* (*modification*). Teria ele alcançado alguma vantagem desta mudança de palavras? Que ele evite o quanto quisesse o nome: parte substituindo-o quando fosse pertinente pelo termo modalidade ou modificação, o que o teria motivado? As ideias atreladas à palavra parte desaparecerão dela? Não lhes serão aplicadas à palavra modificação? Os signos e os caracteres de diferença seriam menos reais ou evidentes, quando se divide a matéria em modificações do que quando se divide em partes? Vemos de tudo isto que a ideia de matéria permanece sempre aquela de um ser composto de um conjunto de várias substâncias. E isto é prova suficiente.

As modalidades são seres que não podem existir sem a substância que elas modificam. É preciso então que a substância se encontre em toda parte, onde há modalidades. É preciso então que ela se multiplique na mesma proporção que as modificações incompatíveis entre si multiplicam-se, de modo que em toda parte onde há cinco ou seis destas modificações, haverá também cinco ou seis substâncias. É evidente, e nenhum espinozista pode negá-lo, que a forma quadrada e a forma circular sejam incompatíveis no mesmo pedaço de cera. É preciso então necessariamente que a substância modificada pela forma quadrada não seja a mesma substância que aquela que é modificada pela forma redonda. Assim, quando eu vejo uma mesa quadrada e outra redonda num quarto, posso sustentar que a extensão que é o sujeito da mesa redonda é uma substância distinta da extensão do sujeito da outra mesa; pois, de outra maneira, seria certo que a forma quadrada e a forma redonda se encontrariam ao mesmo tempo num único e mesmo sujeito; ora isso é impossível. O ferro e a água, o vinho e a madeira são incompatíveis, eles demandam então sujeitos distintos em número. A extremidade inferior de uma vareta mergulhada em um rio não é a mesma modalidade da extremidade cercada pela terra, uma é cercada de água enquanto a outra por terra, recebendo atributos contraditórios, pois estar envolto pela terra não é o mesmo que pela água; É preciso então que o sujeito modificado por ela seja ao menos duas substâncias, pois uma única substância não poder ser ao mesmo tempo modificada por um acidente envolto de água e por outro que não esteja envolto dela. Isso mostra Aqui se vê que a extensão é composta tanto de substâncias distintas quanto de modificações.

II. Se for um absurdo fazer de Deus extenso, pois é, tirar-lhe sua simplicidade e o compô-lo de uma quantidade infinita de partes, o que diríamos então ao pensar que é para reduzi-lo à condição de matéria o mais vil de todos os seres, aquele que quase todos os antigos filósofos têm tomado imediatamente como acima do nada? Quem diz matéria diz palco de todos os modos de mudança, o campo de batalha das causas contrárias, o sujeito de todas as corrupções e de todas as gerações, em uma palavra, o ser cuja natureza é a mais incompatível com a imutabilidade de Deus⁵. Os espinozistas sustentam, contudo, que ela não sofre nenhuma divisão; e sustentam sua posição de forma mais frívola e fria possível; afirmando que para a matéria ser dividida, seria necessário que uma das suas partes fosse separada das outras através dos espaços vazios, o que não acontece jamais. É certo ainda que os espinozistas tenham definido muito mal tal divisão. E estaríamos realmente separados de nossos amigos quando o intervalo que nos separa é ocupado por outros homens colocados em fila como se este estivesse cheio de terra. Nós invertemos as ideias e a linguagem quando sustentamos que a matéria é reduzida em cinzas e fumaça não sofrendo nenhuma separação. Mas o que ganharíamos se renunciássemos a vantagem que nos dá sua falsa maneira de definir o divisível? Não nos restaria provas suficientes da mutabilidade e da corruptibilidade do deus de Spinoza? Todos os homens possuem uma ideia bem clara do imutável: eles entendem por esta palavra um ser que jamais adquire algo novo e, que jamais perde o que lhe pertenceu uma vez e que ainda é sempre o mesmo a respeito da substância e a respeito de seus modos de ser. A clareza desta ideia faz com que se entenda muito distintamente o que seria um ser mutável: é não somente apenas uma natureza cuja existência possa começar e terminar, mas uma natureza que subsistindo sempre quanto a sua substância, pode adquirir sucessivamente várias modificações e perder os acidentes ou a forma que ela teve algumas vezes. Todos os antigos filósofos reconheceram que esta sequência contínua de gerações e de corrupções que se observa no mundo não produz nem destrói nenhuma parte da matéria, e disto advém que eles disseram que a matéria

⁵ É sempre a mesma visão do mundo que propõe Bayle : seja no universo material ou no pensamento humano: as revoluções, vicissitudes , a instabilidade....

é algo *impossível de ser gerado e incorruptível* quanto a sua substância, ainda que seja o sujeito de todas as gerações e de todas as corrupções. A mesma matéria que neste momento é a do fogo outrora fora a da madeira; todos os seus atributos essenciais permanecem os mesmos tanto sob a forma de madeira quanto de fogo, ela não se perde, adquirindo senão acidentes e modos de ser. Quando a madeira se transformar em fogo, o pão em carne, a carne em terra no original e etc. ela é, no entanto, o exemplo mais sensível e mais apropriado que se pode dar de um ser mutável e sujeito atualmente de a todos os tipos de variação e de mudanças internas. Eu digo internas, pois as diferentes formas sob as quais ela existe não são semelhantes às variedades de vestimentas sob quais os comediantes são vistos numa peça de teatro. O corpo destes comediantes pode subsistir sem nenhum tipo de mudança ou alteração sob mil maneiras de se vestir; os lençóis e a tela, a seda e o ouro, não se unem com aqueles que os carregam; estes são sempre os corpos estranhos e ornamentos externos; mas as formas que são produzidas na matéria lhe são unidas interiormente e de maneira penetrante; ela é seu sujeito de inerência; e conforme a boa filosofia não há outra distinção entre ela e a matéria que se reencontra entre as formas e a coisa modificada, de onde resulta que o deus dos espinozistas é uma natureza atualmente mutável e que passa continuamente por diversos estados que diferem interiormente uns dos outros. Este não é, portanto um ser soberanamente perfeito, *no qual não há sequer sombra de mudança, nem qualquer variação*.⁶ Noteis que o Proteus dos poetas, sua Tétis, sua Vertumne, as imagens e exemplos de inconstância e dos fundamentos dos provérbios que designam a instabilidade mais bizarra do coração dos homens, seriam deuses imutáveis se o dos espinozistas fosse imutável, pois jamais pretendeu-se que lhes ocorresse uma mudança de substância, mas somente de novas modalidades...⁷.

III. Nós veremos os absurdos ainda mais monstruosos ao considerar o deus de Spinoza como o sujeito de todas as modificações do pensamento. Já é uma grande

⁶ Epístola de São João, cap. I V.17.

⁷ Bayle cita Horácio epístola (Livro I 90) “ Por quais nós se fixa a figura constantemente mutável deste Proteus?”

dificuldade combinar a extensão e o pensamento numa única substância, pois não se trata aqui de uma liga como a dos metais, ou como a da água com o vinho. Ela não exige senão a *justaposição*, mas a liga do pensamento com a extensão deve ser uma *identidade*: o pensante e o extenso são dois atributos identificados com a substância, eles são, pois *identificados* entre si, pela regra fundamental e essencial do raciocínio humano.⁸ Eu estou seguro que se Spinoza encontrasse tal impedimento numa outra seita, ele a julgaria indigna de sua atenção, mas ele não fez nada disso em sua própria causa; tanto é verdade que aqueles que censuram mais desdenhosamente o pensamento de seu próximo são muito indulgentes consigo mesmos. Ele troçava, sem dúvidas, do mistério da trindade e admirava-se que uma grande quantidade de pessoas ousassem falar de uma natureza concluída sob três hipóstases, ele que, propriamente falando dá à natureza divina tantas pessoas como há pessoas sobre a Terra. Ele observava como loucos aqueles que, admitindo a transubstancialização, dizem que um homem pode ser tudo ao mesmo tempo em diversos lugares, por exemplo, viver em Paris, morrer em Roma, etc. Aquele que sustenta que a substância extensa, única e indivisível está ao mesmo tempo em todos os lugares, aqui frio, ali quente, aqui triste, ali alegre, etc. Seja dito de passagem, porém, considereis cuidadosamente o que direi; Se há alguma coisa de certa e incontestável no conhecimento humano é esta proposição: “*Opposita sunt quae neque de se invicem , neque de eodem tertio secundum idem, ad idem, eodem modo atque tempore vere affirmari possunt.*”⁹ Isto é, não se pode afirmar verdadeiramente de um mesmo sujeito, da mesma forma e ao mesmo tempo duas coisas opostas. Por exemplo, não é possível dizer sem mentir, *Pedro passa bem, Pedro está muito doente, ele nega ele afirma*, embora estes termos possuam sempre a mesma relação e o mesmo sentido. Os espinozistas destroem esta ideia e a falseiam de tal modo que não se saberia mais onde eles teriam o caráter de verdade, pois se tais proposições são falsas não haveria como garanti-las como verdadeiras. Não é possível nos comprometermos em uma disputa com

⁸ “duas coisa semelhantes somente a uma terceira são semelhantes entre si”

⁹ “São opostos os termos que não podem ser afirmados nem um em relação ao outro nem de um terceiro da mesma forma sob o mesmo ponto da mesma maneira e ao mesmo momento”.

eles, pois são capazes de negar isso e qualquer outro motivo que desejamos alegar. Mostramos que estes axiomas são falsos. Em seu sistema, no entanto, e tomamos já de início como uma máxima incontestável, que toda denominação atribuída a um sujeito convém para dar significado ao que ele faz ou sofre, esta convém exclusivamente e fisicamente à sua substância e não aos seus acidentes. Quando dizemos: o ferro é duro, o ferro é pesado, ele afunda na água, ele corta a madeira, nós não pretendemos dizer que sua dureza é dura, que seu peso é pesado etc. esta linguagem seria muito imprópria; nós queremos dizer que a substância extensa que a compõe resiste, é pesada, que afunda na água, que ela divide a madeira, da mesma maneira ocorre quando dizemos que um homem nega, afirma, se enraivece, se satisfaz etc. Derrubamos todos esses atributos sobre a mesma substância de sua alma e não sobre seus pensamentos, enquanto tais são acidentes ou modificações. Se então é verdade, como pretende Spinoza que os homens fossem modalidades de Deus seria um falso discurso quando se diz: Pedro nega aqui, e deseja ali, ele afirma tal coisa, pois realmente e com efeito é Deus quem nega, que quer, que afirma e, por conseguinte, todas as denominações que resultam dos pensamentos de todos os homens recaem diretamente e fisicamente sobre a substância de Deus. Disto se segue que Deus odeia e ama, nega e afirma as mesmas coisas ao mesmo tempo e, segundo todas as condições necessárias para fazer com que a regra que tenho introduzido concernente aos termos opostos seja falsa; pois não se poderia negar que, conforme todas as condições tomadas com máximo rigor, certos homens não amam e não afirmam o que outros homens odeiam e negam. Passemos mais adiante: os termos contraditórios: querer e não querer não convêm segundo todas essas condições, ao mesmo tempo e em todos os homens; é necessário então que no sistema de Spinoza eles convenham a esta substância única e indivisível que eles chamam de Deus; é então Deus quem simultaneamente forma o ato de querer e não forma o ato de querer a respeito de um mesmo objeto. Verifica-se desta forma dois termos contraditórios, que é o inverso dos primeiros princípios da metafísica.¹⁰ Reconheço que as disputas sobre

¹⁰ “duas proposições contraditórias não podem ser verdadeiras ao mesmo tempo: não importa qual é verdadeira a afirmação ou negação”.

transubstancialização valem-se de chicanas que poderiam ajudar os spinozistas; se dizemos que Pedro deseja em Roma algo que não deseja em Paris, os termos contraditórios querer e não querer não seriam verdadeiros a seu respeito, pois uma vez que se supõe que ele quer em Roma seria mentira dizer que ele não quer mais. Deixemo-lhes esta vã sutileza; digamos somente que como um círculo quadrado é uma contradição, uma substância também o é quando possui o amor e ódio ao mesmo tempo pelo mesmo objeto. Um círculo quadrado seria e não seria: eis uma contradição sob todas as formas. E ele seria segundo a suposição, e não o seria visto que à figura quadrada exclui essencialmente a circular. Eu digo o mesmo de uma substância que ame e odeia a mesma coisa; ela ama e não ama, não há nada de contraditório; ela ama porque a supõe; ela não a ama porque o ódio é essencialmente excludente do amor. Eis o que é a falsa delicadeza ¹¹. Nosso homem não poderia sofrer nem mesmo com as menores obscuridades do peripatetismo, do judaísmo ou do cristianismo, ele adota de todo seu coração uma hipótese que harmonize dois termos tão opostos quanto à figura do quadrado e a circular e faz com que um infinidade de atributos discordantes e incompatíveis, e todas a variedade e antipatia dos pensamentos do gênero humano são constatadas simultaneamente em uma única e mesma substância simples e indivisível. Diz-se ordinariamente *quot capita, tot sensus (para cada cabeça uma sentença)* tanto as sentenças quanto as cabeças, mas segundo Spinoza, todas as sentenças de todos os homens estão em uma única cabeça. Relatar simplesmente tais coisas é refutá-las é ver claramente as contradições, porque é manifesto ou que nada é impossível nem mesmo que dois mais dois sejam doze ou que exista no universo tantas substâncias quanto sujeitos que não possam receber ao mesmo tempo as mesmas denominações.

- IV. Mas, fisicamente falando seria um prodigioso absurdo que um sujeito simples e único, modificado ao mesmo tempo pelos pensamentos de todos os homens, imaginemos a abominação execrável quando se considera isto num viés moral. O que! O Ser infinito, o Ser necessário, o Ser soberanamente perfeito não será firme, constante e imutável? Que quer dizer imutável? Não será um momento o mesmo,

¹¹ *Voilà ce que c'est que la fausse délicatesse,*

seus pensamentos se sucedem uns aos outros sem fim e sem cessar, o mesmo delírio de paixões e de sentimentos não se verá duas vezes. Isto já é duro de digerir, mas piora. Esta mobilidade contínua preservara muita uniformidade no sentido de que sempre para um bom pensamento o ser infinito terá mil pensamentos insensatos, extravagantes, impuros, abomináveis; ele produzirá em si mesmo todas as loucuras, sonhos, toda sujeira, todas as iniquidades do espírito humano. Não será somente a causa eficiente, mas também o sujeito passivo, o *subjectum inhaesionis* (*Sujeito em si mesmo*)¹²: ele se juntara a elas da forma mais íntima que se possa conceber, pois é uma união penetrante, ou antes uma verdadeira *identidade*, uma vez que a forma não é realmente distinta da substância modificada. Muitos dos grandes filósofos não podendo compreender que seja compatível com o Ser soberanamente perfeito, que o homem seja tão mal e infeliz, supuseram dois princípios, um bom e outro mau; e aqui um filósofo que acha bom Deus seja vítima e agente, ao mesmo tempo, de todos os crimes e de todas as misérias do homem. Que os homens se odeiem, que eles se matem no canto de um bosque, que se juntem ao corpo do exército a fim de matar uns aos outros, que os vencedores se alimentem às vezes dos derrotados, isto é compreensível, pois se supõe que todos somos distintos uns dos outros e que o teu e o meu produzam neles paixões contrárias; mas que os homens não sejam nada além de modificações do mesmo ser, tendo portanto apenas Deus que age e o mesmo Deus em número que se transforma em Turco em Húngaro, participando de guerras e batalhas, eis o que supera todos os monstros e distúrbios quiméricos das mais loucas cabeças que nunca foram trancadas num manicômio.¹³ Observamos assim como já se tinha afirmado, que os modos não são nada e que é somente a substância que age e sofre. Esta frase: *a cócega do mel agrada ao paladar*, não é verdade senão enquanto significa que a substância extensa cujo mel é composto, inquieta o paladar. Assim no sistema de Spinoza todos aqueles que dizem que os alemães mataram dez mil turcos, dizem erradamente e falsamente a menos que

¹² [tradução nossa]

¹³ No texto original é usado o termo: *petites maisons*, cujo significado remete a um asilo de insanos (manicômio) criado em Paris no ano de 1557.

lhe ouçam dizer: *Deus modificado na Alemanha matou Deus modificado em dez mil turcos* e assim todas as frases pelas quais se exprime em homens uns contra os outros não teria outro sentido verdadeiro a não ser este *Deus odeia a si mesmo, ele pede graças a si mesmo e ele mesmo as recusa, ele se persegue, se mata, come a si mesmo, se calunia, se decapita, etc.* Isto seria bem menos inacreditável se Spinoza tivesse representado Deus como um conjunto de várias partes distintas, mas ele o tem reduzido à mais perfeita simplicidade à unidade de substância e a indivisibilidade. Ele relata então as mais infames e furiosas extravagâncias que se podem conceber e infinitamente mais ridículas do que aquelas dos poetas que dizem respeito ao paganismo. Estou surpreso com o fato dele não ter se atentado a isso, ou que os tenha considerado, obstinado em seu princípio. Um bom espírito preferiria esclarecer as pessoas com unhas e dentes ao invés de cultivar uma hipótese tão discordante e tão absurda quanto esta apresentada por Spinoza.

- V. Há ainda duas objeções.¹⁴ Existiram filósofos bastante ímpios para negar que aí houvesse um Deus; mas eles não manifestaram suas extravagâncias até dizer que, se ele existisse, não seria uma natureza perfeitamente feliz...

Os espinosanos são talvez os únicos que reduziram à divindade à miséria.¹⁵ Ora, qual miséria? Às vezes, esta é tão grande que nos lança no desespero, aniquilando-se se pudesse a tarefa tirando de si mesmo tudo o que pode, ele se enforca, precipitando-se, não podendo mais suportar a tristeza detestável que o consome. Tudo isto não são aqui declamações, mas sim uma linguagem exata e filosófica, pois se o homem não é nada além de uma modificação, ele não faria nada; esta seria uma frase inoportuna, grosseira e burlesca como dizer *a alegria é alegre, a tristeza é triste*, frase semelhante encontra-se no sistema de Spinoza afirma: *O homem pensa, o homem se aflige, o homem se enforca* etc. Todas estas proposições devem ser ditas da substância cujo homem não é nada mais que o modo. Como foi possível imaginar que uma natureza independente, que existe por si mesma e que possui perfeições infinitas, esteja sujeita a todas as infelicidades do gênero humano? Se alguma outra natureza a pressionasse para a tristeza, para sentir dor, não seria estranho que

¹⁴ *Encore deux objections...*

¹⁵ Os antepassados que eu apresento... não tem aprofundado e desenvolvido, como Spinoza as consequências de seu princípio.

empregasse sua força a fim de se tornar infeliz, diríamos: é necessário que ela obedeça a uma força maior e aparentemente evitar um mal maior como o: cascalho, a cólica, a febre, a raiva.¹⁶ Mas ele esta sozinho no universo, nada o comanda nada o enxorta, nada o suplica, é sua própria natureza dirá Spinoza que o leva a entregar-se a si próprio em certas circunstâncias a uma grande infelicidade e uma dor tão intensa. Mas, eu lhe responderia, não encontreis alguma coisa de monstruosa e inconcebível em tal fatalidade?

As fortes razões que combatem a doutrina cujo nossa alma é uma parte de Deus tem uma maior consistência contra Spinoza. Objetam à Pitágoras em uma obra de Cícero, que resultam desta doutrina três falsidades evidentes: 1. Que a natureza divina seria dividida em partes, 2 Que ela seria infeliz tantas vezes quanto os homens. 3 Que o espírito humano não ignoraria nada, pois seria Deus...¹⁷

VI. Se eu não me lembrasse de que nunca escrevi um livro contra este homem, mas algumas pequenas observações breves, eu encontraria outras absurdidades em seu sistema. Vamos encerrando com esta qui. Ele embarcou numa hipótese que torna seu trabalho ridículo e estou seguro de que a cada página de sua *Ética* pode-se encontrar um galimatias lamentável. Primeiramente eu queria saber o que ele quer quando rejeita certas doutrinas propondo outras. Queria ele refutar os erros? Os pensamentos de filósofos prosaicos, juízes e dos cristãos não seriam eles formas do ser infinito bem como aqueles que estão presente em sua *Ética*? Não seriam elas realidades tão necessárias à perfeição do universo quanto a sua especulação? Não emanam elas da causa necessária? Como ele se atreveria a pretender que haveria algo a ser corrigido? Em segundo lugar, não pretenderia ele que a natureza das quais elas são a modalidade, age necessariamente, seguindo sempre seu caminho que não pode se desviar nem se limitar, nem mesmo sendo o único no universo, nenhuma causa externa pode impedi-lo nem corrigi-lo? Não há assim nada mais inútil que as lições deste filósofo, pois o que ele propõe não é nada mais que uma modificação da substância, e prescrever ao ser infinito o que ele precisa fazer! Este ser ouviria isto? E se ouvisse poderia ele aproveitar-se? Não age sempre conforme todo o alcance de suas forças, sem saber nem onde irá nem

¹⁶ Cascalho no original *gravelle*, grafia do francês antigo quer dizer pedras nos rins.

¹⁷ Cícero: *De natura Deorum* liv. I

o que fará? Um homem como Spinoza permaneceria em repouso se raciocinasse bem.

“ se é possível que um tal dogma se estabeleça, ele diria, a necessidade da natureza o estabeleceu sem meu trabalho; se isso não for possível, todos os meus escritos não servem de nada”

Há pessoas que sustentam... que não há nenhuma mudança no Deus de Spinoza enquanto ele seja uma substância infinita, necessária etc. Que todo o universo muda de aspecto a todo momento que a Terra seja reduzida a pó, que o sol seja obscurecido, que o mar torne-se luz tudo isto não é nada mais que uma mudança de modalidade: a substância única será sempre igualmente uma substância infinita, extensa, pensante, e assim de todos os atributos substanciais ou essenciais. Dizendo isso, eles não alegam nada que já não tenhamos refutado antes, mas para ver mais claramente sua ilusão é necessário que eu diga aqui que eles disputam contra mim como se eu tivesse sustentado que conforme Spinoza a divindade se aniquila e se reproduz sucessivamente. Este não é o ponto que objeto, quando digo que ele a submete a mudança e a decomposição de sua imutabilidade. Eu não confundo como eles a ideia das coisas e o significado das palavras, o que entendo por mudar é o que todos desejam que esta palavra signifique após um raciocínio. Eu a entendo não como a *aniquilação* de algo, sua destruição total, mas sua passagem de um estado a outro estado o sujeito dos acidentes que ele cessa de ter e aqueles que ele começa a adquirir permanecendo o mesmo. Os cientistas e o povo, a mitologia e a filosofia, os poetas e os físicos têm sempre estado em acordo sobre esta ideia e sobre esta locução. As metamorfoses fabulosas tão cantadas por Ovídio e as verdadeiras gerações explicadas pelos filósofos, supõem igualmente a conservação da substância e a retém como conteúdo imutável como sujeito sucessivo da antiga e da nova forma. Não há aí senão infelizes disputas teológicas do cristianismo que mancharam estas noções, ainda é necessário confessar que os missionários mais ignorantes voltam aos trilhos, assim que não haja mais nenhuma questão sobre a eucaristia. Pergunto-lhes sob outra situação o que quer dizer transformar uma coisa em outra, a conversão a transelementação, a transsubstancialização de uma coisa em outra. E eles responderão: isto quer dizer, por exemplo, que da água se fez o fogo, do pão o sangue, do sangue a carne, e assim todo o resto. Eles já não pensam mais a linguagem impropria

consagrada à controversia da eucaristia, que o pão seja convertido e transubstancializado no corpo de nosso Senhor. Este modo de falar não é conveniente de forma alguma à doutrina que se deseja explicar ali, é como se disséssemos que o ar de um tonel se transforme, mude se converta se transubstancialize no vinho que transborda do tonel. O ar, aliás, irá pra onde o vinho sucedera seu lugar. Não há o menor vestígio de metamorfose de um ao outro, não há mais mistério na eucaristia a ser explicado para o romano, o pão é desfeito quanto a sua substância, o corpo de nosso senhor se coloca no lugar do pão, e não é o sujeito de inerência dos acidentes deste pão conservado sem sua substância. Mas há ainda uma objecção, é o único caso onde os missionários abusam das palavras *mudança*, *conversão* ou *transubstancialização* de um ser para outro, assim eles supõem com o resto do gênero humano 1. Que é da essência das transformações, que o sujeito das formas destruídas subsiste sob novas formas; 2. Que esta conversão do sujeito, segundo tudo o que há de essencial, não impede que ele sofra uma mudança interna propriamente dita e incompatível com as naturezas imutáveis. Que os espinosanos parem de imaginar que lhes é permitido construir uma nova linguagem contrária às noções de todos os homens. Se eles têm algum resquício de boa fé convirão que em seu sistema Deus esta sujeito a todas as revoluções as quais a matéria primeira de Aristóteles é sujeitada ao sistema dos peripatéticos. Ora que poderíamos dizer de mais absurdo do que sustentar assumindo a doutrina de Aristóteles que a matéria é uma substância que jamais sofre qualquer mudança?